

Nous étions arrivés avec tout notre barda entassé dans un camion que conduisait le beau-frère. Nous quitions les environs du pays toulousain, où Élisabeth avait peur de la centrale nucléaire.

« Je ne veux pas rester là, répétait-elle, j'ai peur d'avoir un cancer de l'hypophyse. »

Pour la rassurer, j'avais milité chez les Verts. On avait été battus à plate couture par le parti adverse qui avait promis un cinquième supermarché et une nouvelle bretelle d'auto-route pour « désenclaver le village ».

Finalement, Élisabeth avait été nommée dans une grande bibliothèque du Sud, et moi, je cherchais toujours du travail.

« Laisse tomber, m'avait-elle conseillé, écris plutôt. Tu es fait pour ça.

— Oui, mais je ne gagne pas ma vie avec ma plume. »

Elle avait souri du fond de ses yeux bleus :

« Non, mais tu gagnes mon cœur. »

\*

Un matin Nicolas Remontepente m'avait appelé sur mon portable.

« Dis donc, coco, qu'est-ce tu fous ?

— J'écris. »

Il avait eu un petit rire :

« Super, la littérature ! Dis, j'ai besoin d'un remplaçant pour six mois, t'en veux ? »

J'avais dit oui.

J'étais monté dans la grande ville au-dessus du fleuve. L'entretien avait eu lieu avec Nicolas et le DRH, un gros type qui avait du mal à respirer. Je portais mon ancien costume en alpaga mauve, avec une chemise parme.

Élisabeth ne voulait pas que je fasse ce remplacement, elle voulait que je reste près d'elle à écrire des romans que personne ne voulait publier. De guerre lasse elle m'avait dit :

« Bon, vas-y. Mets ta cravate, elle t'a toujours porté chance. »

C'était une cravate vert pomme sur laquelle s'ébattait un essaim de coccinelles – ma sœur Renata me l'avait offerte lorsque j'avais passé l'entretien avec Grouchy et Harpon

qui m'avaient embauché chez Vélo. Fringué comme ça, j'avais la dégaine d'un marchand de voitures d'occasion, mais pour être commercial chez Distico, il me semblait utile de me déguiser un peu.

Le gros DRH m'avait posé quelques questions en regardant mon CV d'un air las. Ce n'était qu'un remplacement de quelques mois dans l'extrême-sud : tournée des hypermarchés, supermarchés, jardineries, animaleries, maisons de la presse ou bibliothèques, pour des livres pratiques sur les animaux, la nature, l'ésotérisme, ou encore quelques titres pour la jeunesse.

J'étais recommandé par mon ami Nicolas. Il avait commencé sa carrière en vendant des livres dans les sex-shops de la capitale, avant de diriger l'imprimerie qui les fabriquait. Entre-temps, il avait soutenu une thèse sur Sade et les écrivains libertins. Et après mille détours, il était devenu directeur commercial dans cette taule. Je le connaissais depuis toujours.

Je pensais à tout ça pendant que je répondais au DRH qui remplissait mon dossier d'un air dégoûté.

En sortant de l'entretien, Nicolas m'avait chuchoté :

« Tu vas avoir le job. D'abord on n'a personne sous la main pour le secteur, et puis, fringué comme t'es, Groin va te prendre : gosse, il aimait les clowns. »

J'ai été embauché une semaine plus tard.

Élisabeth a levé les yeux au ciel :

« Mon Dieu, habillé comme tu l'étais, je pensais que tu n'avais aucune chance. »

J'ai souri :

« Ma mère disait qu'il y avait un dieu pour les ivrognes, il doit y en avoir un pour les vieux clowns. »

Elle m'avait caressé la joue :

« Tu n'es pas vieux. »

\*

Nous avions loué un grand appartement au premier étage d'un immeuble bourgeois, bâti au temps où tout le monde était à sa place : les riches avec les riches, en haut, les pauvres avec les pauvres, ailleurs.

Au rez-de-chaussée, près d'un petit jardin poussiéreux, nous avions fait connaissance avec nos voisins : Madame et Monsieur Joseph Prune. Ils étaient venus vivre là, juste après la guerre de Troie et n'avaient plus jamais bougé.

Ils nous avaient regardés nous installer avec indifférence. Cette éternelle province qui voit passer les jeunes énervés de la ville.

À gauche du petit jardin des époux Prune, sur un bout de terrain, quelques cabanons en planche avec des toits en tôle. Le propriétaire nous avait autorisés à stocker quelques affaires dans le premier car notre appartement ne possédait pas de cave. Vêtements, disques, valises, les anciens jouets de mon fils Arthur et tout ce qu'on peut garder pour d'éventuels vide-greniers.

Une fois installés, Élisabeth avait rejoint son poste en bibliothèque et moi, j'étais allé chercher la voiture de

fonction et les documents chez Muriel, la commerciale en arrêt-maladie (burn-out) que j'allais remplacer.

Je m'étais arrangé avec la mère de mon fils pour les congés et la garde alternée, puis j'avais passé deux jours de formation avec Muriel. Ensuite, je m'étais mis au travail.

\*

Quand je passais devant le couple Prune pour aller trier mes livres dans le cabanon, nous échangeons quelques remarques sur la pluie et le beau temps. Un matin, Joseph Prune m'a demandé ce que je trimballais dans mes caisses.

« Des livres, j'ai dit.

— C'est quoi votre métier, imprimeur ?

— Non, vendeur de livres.

— Ah. Moi je ne lis pas, ça me fait mal aux yeux.

— Vous avez raison, j'ai dit, un livre ça peut vous éblouir.

— Vous n'auriez pas un livre pour ma femme, pour combattre l'insomnie ?

— Je ne vends pas de livres médicaux, c'est surtout des livres sur les animaux que je vends.

— Ah. Nous avons eu un hamster autrefois, mais il est mort, je crois qu'il bouffait trop.

— Qu'est-ce que vous lui donniez à manger au hamster ?

— Je sais pas, des épluchures, ces trucs-là.

— J'ai un livre sur les hamsters si vous voulez.

— Ah non, ça suffit avec ma femme, hein ! »

Et il est rentré dans son appartement poussiéreux.

\*

Les semaines passaient, je continuais à trimballer mes caisses de livres pour les présenter aux clients, puis je les rangeais dans le cabanon. Nicolas Remontepente m'avait envoyé un mail pour me dire qu'ils avaient l'intention de me prolonger de trois mois, puisque la commerciale que je remplaçais était encore en arrêt.

C'est au début de l'automne que Madame Joseph Prune est tombée malade. Elle est partie pour l'hôpital et Monsieur Joseph s'est retrouvé tout seul.

Il a repris le chemin du bistro vers la place Morgan. Il me racontait qu'autrefois, il était fort au rami, au tarot, au 421, qu'il était à la retraite depuis très longtemps, qu'il avait été maçon peintre, chauffeur livreur, magasinier.

Un matin, une ambulance s'est garée devant l'immeuble. Madame Prune en est descendue, portée par deux infirmiers. Ce jour-là, Monsieur Joseph n'est pas allé faire sa belote.

Peu après, Madame Joseph est de nouveau partie à l'hôpital avec la même ambulance.

La veille, elle avait crié sur Arthur, mon fils, qui avait jeté une peau de banane dans leur jardin. Elle avait dit à Arthur que ce n'était pas bien, qu'elle risquait de glisser sur la peau de banane et de tomber sur la tête. Mon fils lui avait répondu que, sur la tête, elle y était tombée

depuis longtemps. Madame Joseph l'avait traité de sale gosse mal élevé.

C'est vrai qu'Arthur était un sale gosse mal élevé, mais c'était mon fils chéri et je l'aimais fort, même lorsqu'il jetait des peaux de banane dans le jardin poussiéreux des Prune. Il avait huit ans et était dans une forme éblouissante. Compte tenu de ce qu'il avait vécu, c'était un miracle. Mon fils bien-aimé était un miracle. Le genre d'enfant qui pouvait traverser la mer Rouge à pied sec, bien avant que Pharaon lui tombe dessus.

J'ai dit à Madame Prune de ne pas lui en vouloir : Arthur n'aimait pas les bananes, il préférait le poulet frit du McDo.

Élisabeth ne disait rien. Elle se contentait de jeter un regard glacé sur mon fils. Je savais qu'elle aurait préféré qu'il soit en faïence de Delft, mais non, c'était un petit garçon de huit ans plein de vie.

Lorsqu'une semaine plus tard, je suis rentré de la réunion des commerciaux de secteur, la porte d'entrée de l'immeuble était voilée de noir, à l'ancienne, avec un gros registre ouvert pour les condoléances. « Les derniers mensonges », aurait dit ma mère.

Quand Arthur est revenu en week-end, on lui a dit que c'était fini, que Madame Prune ne recevrait plus jamais de peaux de banane sur la tête.

« Elle est morte », lui a dit Élisabeth.

Il nous a regardés :

« Alors elle est où ?

— Morte au ciel, j'ai répondu.

— Pourquoi au ciel ? »

J'étais en train de calculer mes notes de frais, je devais rester concentré. Je ne voulais pas entamer un dialogue métaphysique avec mon fils de huit ans.

Élisabeth lui a expliqué que l'âme des vieux qui mourraient quittait leur corps et allait dans un ciel sans nuages.

Arthur a regardé ses mains :

« Les vieux d'accord, mais les jeunes ?

— Pareil pour les jeunes, j'ai dit.

— Et les corps, où ils vont les corps ?

— Nulle part, en poussière.

— D'accord. Mais c'est quoi les âmes ? »

Il y a eu un silence : huit ans, ça foutait le vertige.

« Les âmes, c'est plus compliqué, fils.

— On ira à la piscine cet après-midi, papa ?

— Dès que j'aurai fini mes notes de frais. Mais il ne faut plus jeter des peaux de banane par la fenêtre. Maintenant que sa vieille femme est morte, Monsieur Joseph est tout seul. »

Arthur a haussé les épaules :

« Il a qu'à en trouver une autre. Y en a plein, de vieilles.

— C'est pas si facile, j'ai dit, il avait l'habitude de celle-là.

— Toi, papa, tu as bien trouvé Élisabeth après maman.

— Je ne suis pas aussi vieux que Monsieur Joseph, fils, je n'avais pas passé toute ma vie avec ta maman. »

Arthur a souri :

« C'est vrai papa, tu n'es pas aussi vieux que Monsieur Joseph. Mais moi, je suis plus jeune que toi. »

J'ai acquiescé :

« C'est vrai mon fils, tu es plus jeune. »

\*

Monsieur Joseph est resté dans son appartement, avec cette petite cour sur le devant où quelques glycines fleurissaient au milieu de la poussière.

Il me voyait toujours porter mes caisses de livres, dans un sens ou dans l'autre. On se croisait : soit il allait au cimetière, « voir Madame Prune » comme il disait, soit au bistro, faire le tiercé ou jouer aux cartes avec ses vieux copains.

Un matin, Monsieur Joseph m'a appelé. J'étais dans le cabanon en train de trier des livres. J'avais l'intention de vendre quelques défraîchis au vide-grenier qui devait se tenir le dimanche suivant sur la grande place.

Il m'a demandé si je voulais prendre l'apéritif. Ça me rappelait mon père, qui lui aussi était mort au ciel... Ce ciel auquel il n'avait jamais cru.

« Ni fleurs, ni couronnes, à la fosse commune ! » il disait.

Je l'ai remercié, en ajoutant que je ne buvais plus d'alcool. C'était un des articles du contrat que j'avais signé : « Si le commercial est passible d'un retrait de permis qui a pour motif un test d'alcoolémie positif, le contrat d'embauche est invalidé. »